

Zabel Essayan

Mon âme en exil

Traduit de l'arménien par Anahide Drézian et Alice Der Vartanian

Postface de Krikor Beledian

Éditions Parenthèses

ZABEL ESSAYAN [1878-1943]

Femme de lettres, Zabel Hovhannessian est née en 1878 à Scutari (Uskudar) ; elle y fait ses études au collège arménien Sainte-Croix. Précoce et douée, elle fréquente un salon littéraire arménien et publie quelques poèmes. En 1895, au moment des massacres hamidiens, elle part à Paris, s'inscrit à la Sorbonne et quelques années après épouse le peintre Tigrane Essayan. Le couple, qui aura deux enfants, fréquente Archag Tchobanian, le poète René Ghil, le cercle du Mercure de France, puis le « groupe de l'Abbaye ». Les années parisiennes sont des années de formation, de maturation intellectuelle et artistique et d'émancipation personnelle. Zabel Essayan se fait connaître en publiant des articles et des nouvelles dans la presse arménienne de Constantinople et de Smyrne. Elle rentre à Constantinople l'été 1908 après la Révolution jeune-turque et participe activement au renouveau de la vie culturelle et politique, à la libération de la femme et adhère à la Fédération révolutionnaire arménienne. Une mission d'investigation sur le massacre des Arméniens d'Adana (avril 1909) lui inspire un chef-d'œuvre, *Dans les ruines* [*Avéraknérou méтч*, Constantinople, 1911]. Alors que son mari est à Paris, la guerre la surprend à Constantinople et en 1915, échappant à la rafle du 24-Avril, elle réussit à gagner la Bulgarie, d'où elle passera au Caucase, dénonçant par la parole et par l'écrit l'extermination des Arméniens et assistera à la naissance de l'Arménie indépendante. De retour en Europe, c'est à Vienne qu'elle publie en 1922 son récit pionnier, *Mon âme en exil* [*Hokis aksoryal*]. Installée en France, elle adhère au communisme, collabore au journal *Erevan* et participe à la vie littéraire. Après la publication de *Prométhée libéré* [*Prométéos azadakrvats*, Marseille, 1928], elle émigre en Arménie soviétique (1933). À Erevan en 1935 elle rédige et publie un récit autobiographique : *Les Jardins de Silihdar* (traduction française de Pierre Ter Sarkissian, Paris, Albin Michel, 1994). Victime des purges staliniennes, elle est arrêtée en 1937 et disparaît en 1943.

Aujourd'hui je suis de retour à Constantinople. Le printemps est là, et cette nuit d'avril à l'atmosphère fiévreuse et odorante éveille en moi une tendre émotion. Dans la maison paternelle de Baglarbache quasi déserte, seule devant la fenêtre ouverte, longtemps je reste absorbée dans mes pensées. Certes, ce ne sont pas vraiment des pensées, ni même des rêveries, mais l'âme offerte à une émotion fugitive et indéfinissable, je m'abandonne en silence aux beautés de la nature et communique peu à peu avec elle.

Il ne fait ni jour ni nuit, et le scintillement d'une lumière à la blancheur astrale rend tout incertain, y compris la ligne de crête des montagnes dans le lointain. Des lueurs apparaissent et disparaissent sans cesse dans la vallée où la terre travaillée par l'œuvre de fécondation exhale des effluves humides et capiteux. Des vagues d'un souffle tiède balayent l'atmosphère sans se mêler encore à la fraîcheur du soir ni la tempérer, et pour cette raison sans doute, malgré la chaleur qui me brûle le front comme une fièvre, je frissonne aux soudaines bouffées d'air frais.

Une fleur à peine éclosse embaume l'air, une étoile filante trace dans le ciel un sillon de lumière et les grenouilles coassent dans les bassins des potagers, en un chant continu, obstiné et monocorde.

Qu'il est émouvant, pénétrant et lancinant ce chant qui me rappelle d'autres printemps et fait naître en moi, avec une acuité inhabituelle, une nostalgie chagrine. Je veux à présent m'étendre et me reposer, penser à mes tâches du lendemain. Cependant, le chant d'amour printanier de ces humbles animaux me retient captive. Comme si j'étais encore loin de Constantinople et de la maison de Scutari, comme si ce coassement émergeait de mon seul souvenir, et un doux émoi vient troubler mon âme.

Dans les replis de ma mémoire s'ouvrent des portes closes et des moments enfuis se raniment. Une parole, un geste oublié, un regard de mon père et des détails de la vie quotidienne, disparus et oubliés depuis longtemps, reprennent vie et me transmettent la joie ou la tristesse qu'ils portent en eux, plus qu'ils ne visitent ma mémoire.

C'était une longue suite interminable de notes égales qui se précipiteraient, haletantes, et se dissiperaient dans une suite d'accents plus ou moins pénétrants, et cela sans fin... sans fin.

Il me faut cependant fermer la fenêtre et prendre du repos. Demain je serai occupée toute la journée à la douane pour arracher mes toiles aux mains des fonctionnaires.

Cette formalité redoutée s'est accomplie avec une facilité à laquelle je ne m'attendais vraiment pas. On m'a tout remis sans aucune vérification. La Turquie Constitutionnelle témoigne à notre égard d'une bienveillance cordiale et singulière. C'est un pays aux situations imprévisibles et l'on passe apparemment de l'une à l'autre sans transition. Tout va très bien, ou très mal.

J'ai déjà accroché mes toiles aux murs du grand salon que mon grand-père, peintre de talent, a décoré de fresques ottomanes. La virtuosité de ces arabesques est à présent masquée par les cadres massifs de mes toiles. Je reste enfermée dans ce salon des journées entières et les regarde tantôt avec l'œil sévère du critique, tantôt désespérée ou même émerveillée. J'aurais voulu faire autre chose, et il y avait certainement autre chose dans mon âme. Il y avait en moi la lumière, la gaieté et la vie, et pourtant un voile de brume enveloppe toutes mes toiles. Le soleil de ma terre natale ardente ne brille pas encore dans mes créations, et je pressens cependant que dans celles à venir cette brume va se dissiper et mon soleil va poindre.

Il m'est difficile d'expliquer les considérations qui m'ont habîtée pour en arriver là. On dirait que mon désir et ma nostalgie se confondent avec cette brume et cette tristesse qui ont également imprimé leur sceau sur mon caractère. Je n'ai pas cessé de me chercher moi-même, et cette recherche

fut un calvaire. Mes œuvres gardent les traces des méandres de ma pensée.

Me comprendra-t-on ? Se trouvera-t-il seulement quelqu'un qui critiquera ou appréciera mon travail à sa juste valeur ? Comprendra-t-on que mes défauts ne sont pas le fruit du hasard ou de la négligence, mais la conséquence d'une inclination insurmontable ?

Ce matin, lorsque le soleil a resplendi et que sa lumière a baigné toute chose, mes tableaux me sont apparus fades et dépourvus de cette sensibilité que mes amis jugeaient si communicative. Dans la brume rosée du soir, ils ont retrouvé leur qualité et je suis restée longtemps assise, à penser et rêver devant eux. Alors je me suis sentie apaisée et j'ai commencé à les regarder avec assurance et même, au fur et à mesure, à les admirer. Ce soir mon âme s'accorde aux émotions qui leur ont donné naissance. Il se peut que mon humeur personnelle influe sur leur qualité réelle ; je les achève mentalement, je corrige leurs imperfections et mon esprit, peu à peu, s'emballe.

Pourtant je sens en quelque sorte que je n'ai pas encore trouvé un mode d'expression authentique. Sans doute ma palette aurait-elle dû être différente ou aurais-je dû chercher une autre approche de mon sujet. Non, non, il est vain de s'égarer une nouvelle fois dans ces impasses.

En réalité, c'est le genre artistique qui ne convient pas à ma nature. Je ne suis pas véritablement artiste-peintre. Mon

maître l'a exprimé avec exactitude et a mis le doigt sur la plaie quand il m'a dit :

— Vous, Madame, c'est de la musique que vous créez au moyen des traits et des couleurs.

Mes camarades m'ont affirmé :

— Tu ne pouvais espérer meilleur compliment.

C'est en partie vrai. Maîtriser et dépasser les limites d'un art pour accéder à un autre domaine artistique exige sans doute un tel talent que cela fascine toujours les gens. Et la fascination est à la source même de l'admiration. Mais je ne peux pas envisager ce problème du point de vue de la réussite ou de l'échec.

Aussitôt le doute s'instille de nouveau en moi et je veux par moi-même prendre conscience du tumulte de ma vie intérieure et le comprendre.

Il est vrai que mon inspiration se manifeste au travers de la musique plutôt que des images. Une sorte de symphonie intérieure, muette et mystérieuse se met à murmurer puis à gronder en moi. Elle n'évoque aucun instrument de musique connu ni aucune inflexion de la voix humaine. Elle a le rythme ample et harmonieux de la mer, du vent ou de la forêt, et parfois du murmure d'un ruisseau. D'où me vient cette harmonie intérieure ? D'où jaillit-elle, quelles causes extérieures ont le pouvoir de susciter cela ? Je ne peux l'exprimer clairement. J'ai souvent l'impression que les liens entre la réalité extérieure et mon être intime se brisent ou

m'échappent, et c'est au plus secret de mon âme que je puise mon inspiration, comme d'un trésor inespéré et inconnu. Mais quelle différence entre ce que je vois par les yeux de mon âme et ce que je donne à voir ! C'est comme si dans l'obscurité, je plongeais ma main dans un sac rempli d'or, que je la retirais avec précaution le poing fermé et sentais de manière tangible la présence de l'or, mais qu'en ouvrant la main à la lumière du jour, il n'en restait rien et qu'il faille l'examiner attentivement pour trouver tout juste une trace de poussière d'or dans les pores imperceptibles de la peau. C'est de cet ordre-là.

C'est ainsi que je n'ai pas encore réussi à exprimer et imprimer sur la toile la musique de mon âme, le tumulte ou le calme de ma vie intérieure. Réussirai-je jamais à soulever un coin de ce voile mystérieux ? Réussirai-je jamais à plonger au plus profond de moi et à en ressortir victorieuse et parfaitement lucide ?

Je m'interroge moi-même. De toute façon, ce voile que l'on va voir dans mes œuvres est bien réel, et non ce qui se trouve sous ce voile. Cette brume est bien réelle, qui masque mon âme et me rend étrangère à moi-même ; cette mélancolie-là est bien réelle, qui naît de mon envie, de mon désir, de mon impuissance.

Et je peux également l'affirmer : je n'ai pas réussi à faire chanter ma peinture. Mon pinceau, peut-être, s'est

inconsciemment accordé à mon rythme intérieur. Le chant et la musique de mon âme sont restés sourds et n'ont jusqu'à présent laissé échapper aucun son. Mes tableaux correspondent aux périodes de mutisme de mon âme, comme si une cohorte d'esprits m'avait traversée puis s'en était allée et que tout s'était figé dans cette absence ; ces jours-là, le vide s'installe en soi et l'on cherche à le combler avec ses souvenirs.

Mes tableaux sont donc le reflet de réminiscences affectives et les créations de ces périodes de mutisme. Voilà pourquoi sans moi ils n'ont pas d'âme, je leur insuffle la vie, les réchauffe, et mon regard seul peut les apprécier car je suis la seule à connaître le prix de la tristesse et de la sérénité qui les habitent.

Que peuvent voir des regards étrangers dans tout cela ? Une vague émotion, ou simplement le motif du tableau, c'est-à-dire l'attrait plus ou moins vif de la trame.

Mais cette vague émotion, c'est ce plus, cet absolu que les artistes estiment être leur plus belle réussite. Moi j'ai la prétention d'exiger ce plus. Il y a en moi l'effervescence d'une merveilleuse attente. Je sens que mon âme est en exil et qu'elle attend avidement d'être libérée. Qui, ou quoi, libérera les chaînes ? À toute heure, l'espérance est possible, ou la désespérance.

Mais quand viendra l'heure où mon âme connaîtra cette allégresse, je veux que de cet embrasement jaillisse un feu d'artifice, du tumulte de cette tempête des gerbes d'émotion

POSTFACE

MON ÂME EN EXIL OU L'ART EMPÊCHÉ

par Krikor Beledian

Une œuvre plutôt étrange. Un roman aussi ramassé qu'une nouvelle et d'une simplicité déconcertante. Un conte raffiné, tout imprégné des parfums, des saveurs, de la lumière d'un Constantinople de rêve. Un tableau ou une aquarelle pointilliste. Un texte — une voix. Celle, calme, égale à elle-même, d'une femme peintre. Ni crise, ni péripéties. Pourtant sous cette paix apparente quel profond malaise ! Voilà que dans les fastes d'une demeure ancestrale où tout suggère intériorité et enracinement et dont les murs sont couverts de tableaux, on parle d'exil et d'enfermement. L'âme enchaînée n'y habite ni son corps, ni sa terre, ni son art. Absente d'elle-même, elle est là sans y être.

Zabel Essayan est au sommet de son art lorsqu'elle entreprend l'écriture de *Mon âme en exil* ; on en connaît plus ou moins la genèse grâce à une lettre écrite de Bakou le 23 septembre 1917 :

« En ce moment je suis plongée dans toutes sortes de travaux. Aussitôt que je m'en serai dégagée un peu, je vais commencer un roman sur la vie des Arméniens de Constantinople, intitulé *Hokis aksoryal* [*Mon âme en exil*]. Le sujet de mon roman m'habite pleinement, et dès que je suis seule — ce qui est plutôt rare — je m'isole

dans ce coin de mon âme qui abrite l'univers de mon roman ; là il n'y a ni massacre, ni déportés, ni Bolchéviks ou quelque autre chose, mais uniquement du soleil, des roses et le chant éternel de l'amour, de la beauté et de la grâce. Si j'arrivais à exprimer, même partiellement, ce monde secret, je serais satisfaite, très satisfaite. »

Tout est dit dans ces lignes, ou presque. La nostalgie, l'empêchement, la situation catastrophique des Arméniens, l'épreuve de l'anéantissement. Il faut savoir que Zabel a rejoint le Caucase depuis le mois de septembre 1915. Grâce à sa détermination, à son habileté, à des circonstances favorables qu'on appelle la chance, elle vient d'échapper aux arrestations des écrivains et intellectuels, ses compagnons, dont la plupart disparaissent dans les camps de Tchanguere et d'Ayache, en Turquie. Elle survit à ce désastre. Après un long périple qui l'a menée de Sofia à Varna, Petrograd et Tiflis, elle poursuit une activité débordante. Une miraculée qui veut témoigner de ce qu'elle nomme catastrophe, crime ou anéantissement de tout un peuple et dont elle a déjà fait l'épreuve à Adana, en 1909. Au Caucase elle donne des conférences sur les écrivains déportés, alerte l'opinion, rencontre des journalistes, leur fournit des documents. Dès 1916 elle se met à recueillir les premiers témoignages des survivants des déportations. Travail éprouvant, dit-elle, mais nécessaire. Elle transcrit le témoignage de Haïg Toroyan qu'elle publie sous le titre « L'Agonie d'un peuple » dans la revue *Gordz* de Bakou en 1917. Elle interroge l'autre grand personnage, Mourad de Sébaste. De la longue odyssée de cet ancien fédai, elle tire *Le Voyage de Mourad* (1920). Un autre grand recueil de témoignages, auquel fait écho sa correspondance, ne voit jamais le jour et disparaît sans laisser de traces.

C'est dans le cadre de cette écriture testimoniale omniprésente, dans un contexte particulièrement éprouvant et peu propice à la création, que s'inscrit l'écriture de *Mon âme en exil*. Le texte paraît en deux livraisons dans la revue *Areg* de Berlin-Vienne en 1922 puis, la même année, sous la forme d'un volume de 32 pages. Est-ce le roman annoncé ? L'extrait de la lettre citée plus haut et le choix du titre ne laissent aucune place au doute. On pourra aisément retrouver les passages du texte auxquels la lettre fait allusion.

Peut-on pour autant parler de « roman » ?

Des indications génériques sont rares dans l'œuvre de Essayan. Il en existe une pour *Méliha Nouri Hanem* (Paris 1928, 38 pages) qui porte le sous-titre de « vêb » (roman) sur sa couverture et la page intérieure. Est-ce de la provocation ? Y a-t-il là une volonté de travailler les limites du roman ? Qu'est-ce qui sépare un roman d'une longue nouvelle ou d'un conte étoffé ? Manifestement l'emploi du terme « roman » chez l'auteur des *Jardins de Silihdar* au moins dans ce contexte-ci, n'obéit pas à des considérations liées à l'étendue d'un ouvrage. Il a trait, semble-t-il, au *romanesque* même, à ce qui fait d'un texte une œuvre de fiction. Je note au passage qu'on ne comprend rien à la production si protéiforme de Zabel Essayan si on ne tient pas compte de l'immense effort déployé pour expérimenter des formes nouvelles d'écriture.

Or, dans les « Réflexions sur le genre romanesque » rédigées pendant ses années d'exil à Paris et publiées à Izmir en 1904 dans *Arévélian mamoul* [*Presse orientale*], Essayan prend ses distances avec les romans réaliste et symboliste. Elle en vient à définir sa propre conception : « Le roman ne doit plus être la description